

LA MER DANS UNE GOUTTE D'EAU

RYSZARD KAPUŚCIŃSKI
& HANNA KRALL

LA MER
DANS UNE GOUTTE
D'EAU

Reportages réunis et présentés
par Margot Carlier

*Traduit du polonais
par Véronique Patte et Margot Carlier*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Texts from *Bush po polsku*, by Ryszard Kapuściński
Copyright © by the Estate of Ryszard Kapuściński
Texts from *Spokojne niedzielne popołudnie* &
Sześć odcieni bieli i inne historie, by Hanna Krall
Copyright © 2004 & 2015 by Hanna Krall

© 2016, Les Éditions Noir sur Blanc
pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-440-1

Introduction

Il y a dix ans, les Éditions Noir sur Blanc publiaient une anthologie de reportages littéraires polonais intitulée *La vie est un reportage*. Elle avait été conçue pour illustrer l'importance, la richesse et la vivacité de ce singulier phénomène que l'on qualifie d'« exception littéraire polonaise ». Bien plus qu'un courant littéraire, le reportage est une véritable école en Pologne, et compte de nombreux adeptes. Il a son Institut, ses librairies, ses auteurs classiques, et surtout ses fervents lecteurs.

Il a aussi ses figures de légende, dont les deux les plus emblématiques sont sans conteste Ryszard Kapuściński et Hanna Krall, considérés comme le père et la mère du reportage littéraire moderne et résolument littéraire.

Lors de mes voyages en Pologne, j'ai pu constater, sans grande surprise à vrai dire, que la toute jeune génération de reporters revendiquait toujours ce lien de parenté, s'inscrivant ainsi dans une lignée, et confiait volontiers s'inspirer de l'un ou de l'autre.

L'idée de construire un ouvrage autour de ces deux grands écrivains m'avait déjà traversé l'esprit lorsque je travaillais sur *La vie est un reportage*. Cette notion de « père » et de « mère » transposée dans le domaine littéraire, cette filiation souvent mise en exergue par les spécialistes du reportage et reprise

tout naturellement par les jeunes auteurs, avait quelque chose de fascinant... et de troublant à la fois. Car, d'une certaine façon, elle créait un lien entre Krall et Kapuściński, un lien théorique, certes, mais néanmoins profond. Ce « couple » occupait bel et bien une place quasi symbolique au sein de la grande famille des reporters.

Plus tard, j'ai appris que, tout au long de leur carrière d'écrivain, ils avaient été aussi liés par une solide et belle amitié.

Mais je ne savais toujours pas comment réunir ces deux monstres sacrés du reportage dans un même livre.

Le déclic se produisit à la lecture de leurs premiers textes. Il se trouve que deux éditeurs polonais – Agora pour Kapuściński, et Świat Książki pour Krall – publièrent en même temps leurs œuvres quasi complètes – parmi lesquelles figuraient leurs premiers reportages, entièrement consacrés à la Pologne. Des textes écrits pour l'essentiel entre les années 1960 et 1970. En relisant *Le Bush à la polonaise* de Kapuściński, puis les reportages réunis de Krall, j'ai été frappée par une évidence. Le lien que je cherchais se trouvait bien là. Un lien profond et authentique entre deux écritures. Non seulement Krall et Kapuściński témoignaient de la Pologne communiste, mais ils le faisaient avec la même sensibilité. Épousant une démarche analogue d'investigation et de travail, ils portaient un regard quasi similaire sur la réalité de leur pays. Avec chacun son propre style, ils racontaient la vie d'êtres ordinaires aux prises avec le système totalitaire. À l'époque de leurs débuts littéraires, critiquer ouvertement le régime eût été tout simplement impossible. Ils décrivaient donc le quotidien de petites gens : ouvriers, étudiants, comptables, maîtres d'école... (la « petite réalité », comme on disait dans ces années-là), leurs conditions de vie, les tracas auxquels ils étaient confrontés, en pointant le détail souvent révélateur d'une faille, d'une anomalie, du poids écrasant du système politique et de ses dérives. Toujours en quête de la dimension humaine. C'est ainsi qu'ils passaient en contrebande, ou en catimini, des idées générales – en racontant l'histoire d'un individu. Il n'y avait pas d'autre moyen de traiter du collectif que de décrire le particulier.

Bien entendu, le lecteur n'était pas dupe et savait lire entre les lignes. Se nouait alors un pacte, une entente tacite, entre lui et le reporter.

Krall et Kapuściński se gardent donc de fustiger le système, mais la sobriété et la précision de leur narration, l'exactitude dans la description des personnages, des lieux, des mentalités, nous en apprennent bien plus long sur la vie dans la Pologne communiste des années 1950-60-70, que bon nombre d'essais et d'articles scientifiques. D'autant plus qu'ils ont une vision du monde éminemment sensible, et surtout parce que l'un et l'autre possèdent un don rare : ils savent écouter...

LUI

Avant de devenir célèbre avec le succès mondial de ses livres : *Le Négus*, *Le Shah*, *Imperium* ou *Ébène : aventures africaines*, pour n'en citer que quelques-uns, Ryszard Kapuściński fait ses débuts de journaliste à *Sztandar Młodych* (« L'étendard de la jeunesse »), où il publie notamment son célèbre reportage « C'est aussi la vérité sur Nowa Huta », qui fait scandale, agissant comme une onde de choc sur les autorités polonaises. Selon certains, mais ce n'est là qu'une hypothèse, c'est précisément pour éloigner le jeune reporter des sujets jugés « délicats » que son journal l'envoie à l'étranger, loin du pays, en Inde.

Par la suite, Kapuściński quitte *Sztandar Młodych* et passe dix mois à la PAP (l'Agence de presse polonaise) ; la même année, en 1958, il se voit offrir un poste à l'hebdomadaire *Polityka*. La toute jeune revue a de grandes ambitions et aspire à une certaine liberté d'expression. Très vite, l'hebdomadaire devient une référence dans son domaine et, à son apogée, dans les années 1970, il passe même pour le meilleur magazine politique entre l'Elbe et Vladivostok. C'est précisément à cette période que Hanna Krall intègre la rédaction de *Polityka*, mais Kapuściński n'y travaille déjà plus depuis 1962 – date à laquelle

il part en Tanzanie, à Dar es-Salaam, où il est chargé d'ouvrir le premier bureau de la PAP sur le continent africain.

Ils ne se sont donc jamais croisés dans les couloirs de la rédaction varsoivienne, mais lorsque je demande à Hanna Krall de me préciser où et quand elle a rencontré Kapuściński, elle me répond : « Je n'en sais rien, j'ai l'impression de le connaître depuis toujours. Et j'ai toujours eu cette sensation. »

Avant de s'en aller parcourir le vaste monde, le jeune Kapuściński sillonne la Pologne, il passe le plus clair de son temps sur le terrain, toujours proche des gens, à l'écoute de leurs préoccupations, il observe, note et écrit pour le compte de sa revue qui publie ensuite ses reportages entre 1958 et 1962. C'est ainsi que naît son premier livre, le seul qui soit entièrement consacré à la Pologne, au titre pour le moins évocateur, et où pointait déjà l'idée du voyage : *Le Bush à la polonaise*.

En 1962 donc, Ryszard Kapuściński se présente aux éditions Czytelnik afin de leur proposer son recueil de reportages « de terrain », déjà très appréciés par les lecteurs de *Polityka*. Sans l'ombre d'une hésitation, l'éditeur accepte, séduit par la qualité littéraire de ces écrits, leur intérêt thématique, et la façon très personnelle qu'a le jeune auteur d'aborder la réalité. Hélas, très vite, la censure s'en mêle. Les gardiens de l'ordre idéologique reprochent au livre sa représentation « déformée » de la réalité polonaise, éloignée du modèle en vigueur, imposé par le Parti, qui glorifiait l'optimisme érigé en doctrine et la vision radieuse du système en place. Ainsi le futur éditeur de Kapuściński est-il convoqué à plusieurs reprises au Bureau central du contrôle de la presse, de l'édition et des spectacles pour s'expliquer. C'est grâce à la détermination de cet homme, et probablement à son talent de persuasion, que le premier livre de Kapuściński voit le jour. Dès sa publication, *Le Bush à la polonaise* rencontre un franc succès, surtout auprès des jeunes, qui seront toujours fidèles à l'écrivain.

Le Bush à la polonaise, ce sont vingt petites histoires présentées par l'auteur comme « fortuites ». Ce modeste volume suscite d'emblée de la sympathie pour l'auteur. À l'évidence, Kapuściński

sait observer et raconter. Mais c'est avant tout sa passion qui captive le lecteur, car il se soucie vraiment des gens dont il parle. Il embrasse leur cause. Il est avec eux.

STANISŁAW ZIELIŃSKI, *Nowe Książki*,
n° 15, 15 août 1962

Aucun autre reporter, même parmi les meilleurs, n'a jamais éveillé en moi un sentiment aussi puissant, presque tangible, de lien direct avec la réalité. Jusqu'à l'arrivée de Hanna Krall, se souvient Małgorzata Szejnert, autre grande figure du reportage polonais.

Article sur *Le Bush à la polonaise*,
Literatura, 15 janvier 1976

ELLE

Avant de devenir célèbre, grâce notamment à *Prendre le bon Dieu de vitesse* (1977), livre issu de sa rencontre avec Marek Edelman, l'un des dirigeants de l'insurrection du ghetto de Varsovie, puis au succès de : *La Sous-locataire*, *Là-bas, il n'y a plus de rivière*, *Le Roi de cœur...*, Hanna Krall écrit son premier reportage alors qu'elle est en dernière année d'études du journalisme à l'université de Varsovie. Son professeur, Marian Brandys (reporter et écrivain réputé, devenu plus tard à la fois mentor et ami de Krall et de Kapuściński), déclare en lisant son texte : « Vous vous perdez trop dans la forme, chère consœur. Plus de simplicité, s'il vous plaît. La simplicité est bien plus distinguée, et elle ne vieillit pas. »

Très vite, elle est engagée par le journal *Życie Warszawy* (« La vie de Varsovie »), puis rejoint son mari journaliste à Moscou, où celui-ci a été envoyé comme correspondant. À partir de 1966, elle collabore à *Polityka*, en *free-lance*, dirait-on aujourd'hui, et y publie régulièrement ses reportages sur l'Union soviétique, réunis ensuite dans un livre intitulé *À l'est*

de l'Arbat. C'est seulement à son retour en Pologne, en 1970, qu'elle intègre l'équipe de l'hebdomadaire.

L'ancien rédacteur en chef de *Polityka*, Mieczysław Rakowski, se souvient : « Hanna avait un talent fou. Elle n'était attirée que par les faits et les situations peu spectaculaires. Allergique à toute sorte d'injustice, elle avait un don pour déceler les problèmes sociaux et accordait aux gens une infinie attention. »

En effet, depuis ses débuts, la jeune journaliste s'intéresse surtout aux gens ordinaires pris dans les filets de la politique et de l'Histoire, à l'influence du passé sur les mentalités et aux arcanes de la mémoire.

« On a tous besoin d'avoir une mémoire et de laisser un souvenir, dit Krall. Les gens me confiaient leur vie, ils voulaient que je les écoute, que je les comprenne, et que j'écrive sur eux. »

Elle écrit donc en sillonnant la province polonaise, comme auparavant Kapuściński. Nous sommes au début des années 1970, époque à laquelle Kapuściński séjourne en Amérique du Sud. Les temps ont changé, la doctrine politique a perdu de sa virulence, mais la censure persiste, et elle n'épargne pas Krall. Autant ses reportages passent sans trop de difficultés dans la presse (*Polityka*, *Odra*, *Tygodnik Powszechny*, *Res Publica*), autant ils irritent le pouvoir et rencontrent de sérieux problèmes, une fois rassemblés en recueils. Il paraît qu'au Comité central du Parti, ses textes font l'objet de débats et sont jugés « déprimants ».

« J'allais quelque part, j'écoutais, j'observais, je rentrais et j'écrivais. Mais ensuite, il y avait un censeur, et il savait tout mieux que moi. Il savait non seulement comment il fallait écrire, mais aussi comment était, ou plutôt devrait être, l'endroit ou la situation que je décrivais. Bref, j'avais le droit d'écrire, c'est tout. Le censeur, quant à lui, jouissait d'un droit absolu sur mon texte ; il pouvait couper, corriger, retrancher ou tout interdire », explique Hanna Krall.

Aussi, la plupart de ses livres sont-ils interdits par la censure, retirés des librairies, mis au pilon... C'est le cas des titres suivants : *Le Bonheur de Marianna Głaz*, *Le Rhume des foins*, *L'Innocence pour les jours à venir*. Certains paraissent ensuite

dans des circuits d'édition parallèles, d'autres à l'étranger, comme *La Sous-locataire*, édité à Paris par Libella.

En décembre 1981, après l'instauration de la loi martiale en Pologne, elle quitte *Polityka* et trouve refuge à la revue *Les Nouvelles de la pêche*, où elle crée sa fameuse rubrique : « La tristesse des poissons ». Elle y publie des interviews – avec un écrivain, un historien, un théoricien d'art... Quelques exemples des sujets abordés : « Le poisson et la pensée sociale », « La fin du monde », « Les yeux de l'anguille » ou « Les secrets du savoir ».

Décidément, les autorités ont bien du mal à étouffer la plume de Hanna Krall.

Le monde dans lequel nous vivons peut nous briser individuellement, mais il ne gagnera pas contre nous. Il ne remportera pas sa sinistre victoire tant qu'il y aura des gens comme l'auteure de ce livre et ses héros, tant que quelqu'un se chargera de composer, imprimer, relier, transporter et colporter des livres comme celui-ci. Et tant qu'il y aura des gens pour les lire.

KAZIMIERZ DZIEWANOWSKI,
extrait de la préface
pour une réédition de HANNA KRALL

*

Les textes contenus dans le présent volume sont pour la plupart inédits en France¹. Les rassembler ici permet de révéler une réelle proximité littéraire entre Hanna Krall et Ryszard Kapuściński, mais aussi de témoigner à travers un double regard de la réalité d'un pays totalitaire sur plus de deux décennies. Au-delà des histoires en apparence banales, des destins de gens ordinaires, c'est le panorama social de la Pologne communiste qui se dessine ici en toile de fond. Tout y est : propagande, stakhanovisme, idéologie, ascension des

1. Seuls « Réclame pour la pâte dentifrice », « La Dune », « Danka » et « Le bush à la polonaise » ont été publiés dans *Œuvres* de Ryszard Kapuściński, Flammarion, 2014.

masses laborieuses, industrialisation... Mais sous la plume de Kapuściński et de Krall, ce sont surtout la grisaille quotidienne, la désillusion, le désespoir, les conditions de vie déplorables qui se profilent implacablement dans le décor du prétendu bonheur collectif. La chasse aux Juifs, en mars 1968, les licenciements massifs après les grèves de 1976 et la naissance d'un mouvement ouvrier et syndical libre font aussi partie des sujets que l'on retrouve chez Krall (« Nos doctorats », « Rozenfeld », « Les gens ne sont peut-être pas mauvais... »). À défaut de pouvoir critiquer le système, les deux reporters se tournent délibérément vers le quotidien. Ils s'intéressent même aux faits divers (« Danka », « L'amour à un million »). Ils se rendent sur le terrain parce que quelqu'un a écrit à la rédaction, et que cela a retenu leur attention. Pour couvrir le sujet. À leur manière ! Attirés par la réalité immédiate, passionnés par les gens. Curieux, car la curiosité est un trait de caractère essentiel du reporter.

« La collecte de matériaux pour mon livre *Le Bush à la polonaise* a été pour moi une épreuve difficile, et j'espère que mes reportages le reflètent. Il s'agissait de pénétrer de petits univers polonais, la province. C'était également une technique d'exploration, de découverte de la réalité », confie Kapuściński dans *Autoportrait d'un reporter*.

Pour satisfaire sa curiosité, ou plus exactement pour livrer un témoignage, Krall construit « Un dimanche après-midi » autour de Bernard Bugdoł, un stakhanoviste célèbre, devenu directeur d'une mine de charbon, un homme influent, glorifié par le régime. « Enfant, je lisais des récits sur lui dans les manuels scolaires. C'était un héros. Trente ans plus tard, j'ai voulu savoir ce qu'il était devenu, me raconte Hanna Krall. J'ai rencontré un homme désabusé, victime de son engagement idéologique. » Lorsqu'elle se rend aux aciéries Huta Warszawa, une vitrine de l'industrie de la Pologne populaire, elle ne s'intéresse pas à la productivité exemplaire des métaux, ni à leurs formidables outils de travail, mais leur demande quels sujets ils lui conseilleraient pour écrire un reportage sur leur usine. Il en résulte un texte à la fois drôle et ironique, qui est aussi un constat implacable de la dureté de la condition ouvrière, de la tristesse et de la grisaille du monde communiste.

Une décennie sépare *Le Bush à la polonaise* des reportages de Krall. Kapuściński fraie le chemin. À la fin des années 1950, le système est encore très rigide, soviétisé, et la doctrine du réalisme socialiste est imposée à tous les domaines de la culture. Il est difficile pour un journaliste de passer outre à l'idéologie. Malgré la contrainte, et même lorsqu'il doit écrire sur commande, Kapuściński parvient à éviter les schémas officiels et à détourner le sujet, parce qu'il met toujours au centre l'individu, et non pas l'idée. Il n'empêche que treize ans après la parution du *Bush*, certains reportages ont a posteriori été jugés trop « idéologiques » et retirés de la seconde édition. « L'immeuble », notamment. Il semble d'autant plus intéressant d'inclure ce texte dans la présente anthologie.

Lorsque Krall arrive à *Polityka*, le système s'est déjà adouci. Le diktat esthétique n'est plus de mise, et cela se ressent dans sa façon bien plus libre d'aborder certains sujets. Cependant, elle reconnaît avoir été influencée par *Le Bush à la polonaise*, qui fut pour elle une véritable révélation littéraire, car « Ryszard avait un sacré style. Quand j'ai lu "Réclame pour la pâte dentifrice", j'étais sous le choc, littéralement emportée par ce texte. C'est comme ça que je voulais écrire, avec cette espèce d'ironie, de détachement, de précision aussi », m'explique Krall.

Deux auteurs, deux regards portés sur la vie. Deux écritures, enfin, qui se succèdent et se complètent, complices à bien des égards, se reflétant, pourrait-on dire, comme dans un jeu de miroir. Dès leurs débuts dans la presse, leur plume frappe d'emblée, car elle dépasse le registre strict du journalisme, se situant à mi-chemin entre reportage et littérature. C'est là qu'ils excellent. Leur style est éminemment littéraire. Ils ont le souci de la narration et utilisent en toute liberté les techniques réservées à la fiction : dialogue, composition travaillée, voire ciselée, recours à l'ellipse, à la métaphore, à l'ironie, à la poésie... « Dans notre tradition polonaise, les plus grands écrivains sont romantiques. Le reportage sérieux exige que l'on soit un tout petit peu romantique. La littérature ne peut pas être traitée comme une profession purement technique », écrit Kapuściński¹.

1. Ryszard Kapuściński, *Autoportrait d'un reporter*, Plon, 2008.

De plus, l'un et l'autre interviennent souvent dans leurs textes, s'impliquant personnellement dans les situations racontées, et emploient un procédé littéraire bien à eux qui consiste à écrire avec la voix de leurs personnages. C'est aussi leur marque de fabrique.

Une autre chose frappe encore dans leurs récits : le sens absolu du détail. Transcendé, dépassé, érigé en métaphore, le détail leur permet de cerner l'ensemble, le général, l'universel. Au fond, s'ils ont recours à l'anecdote, c'est pour mieux dévoiler l'Histoire. Car ils savent parfaitement qu'une goutte d'eau peut exprimer la mer¹. « C'est à travers les détails qu'on peut tout montrer, une goutte reflète l'univers². »

Voici donc les premiers textes des deux légendes du reportage polonais – le père et la mère –, Ryszard Kapuściński et Hanna Krall. Ils ont déjà marqué de leur empreinte deux générations de reporters. Aujourd'hui encore, le « krallovisme » est un terme employé avec humour en référence au style de Krall. Pour Kapuściński, qui n'échappe pas à la règle, on dit plutôt « à la Kapu », et c'est un pur compliment.

Il est par ailleurs amusant de constater que l'un et l'autre ont été qualifiés de « sorciers du reportage » par leurs pairs. Ensorceleurs, devrait-on dire plutôt. Car on se laisse facilement ensorceler par ces histoires à la fois ordinaires et insolites, foisonnant de vie, de sentiments, d'émotions, d'illusions perdues... Témoins d'une époque, ancrés solidement dans la réalité de leur pays, ces textes souvent censurés présentent une dimension universelle. Que nous racontent-ils au juste ? Le quotidien de gens déracinés, arrachés à leur univers, à leurs habitudes. Des vies sacrifiées, bouleversées par un monde « nouveau ». N'est-ce pas aussi un peu le monde d'aujourd'hui ?

En un mot, les récits que vous allez découvrir sont de véritables perles.

MARGOT CARLIER

1. Allusion à la phrase d'Adam Michnik : « Nous disions du reportage qu'il était l'art de voir la mer dans une goutte d'eau », largement reprise pour définir l'écriture sous la censure.

2. Ryszard Kapuściński, *Le Shah*, Flammarion, 2010.

RYSZARD KAPUŚCIŃSKI

Le reportage de Ryszard Kapuściński intitulé « C'est aussi la vérité sur Nowa Huta » nécessite quelques éclaircissements. Tout commence le 21 août 1955, lorsque l'hebdomadaire *Nowa Kultura* (« Culture nouvelle ») publie « Le poème pour adultes » d'Adam Ważyk, figure importante de la poésie polonaise. Le texte dénonce les conditions de vie déplorables des ouvriers bâtisseurs de l'usine métallurgique de Nowa Huta. Dans un régime qui a promis la félicité aux masses populaires, de telles révélations sont tout simplement inconcevables pour les dirigeants, aussi le poème provoque-t-il un véritable choc. Le verdict du Parti est sans appel, le texte est qualifié d'« anti-humaniste », « anti-prolétaire », « anti-communiste » et « anti-parti ». Très vite, la polémique enfle, et toute la presse s'en fait l'écho.

C'est dans ces circonstances que *L'Étendard de la jeunesse* envoie Kapuściński à Nowa Huta ; le jeune reporter a alors vingt-trois ans. Il a pour mission de « rectifier » les accusations portées par Ważyk et de rétablir la vérité. Arrivé sur place, Kapuściński commence par retrouver les militants de l'Union des jeunesses polonaises, qu'il avait connus quelques années auparavant lors de séances de lecture. En toute confiance, ces derniers lui racontent ce qu'est réellement la vie à Nowa Huta. Et elle est bien pire que dans le poème de Ważyk.

Lorsque Kapuściński présente son texte à *L'Étendard de la jeunesse*, la directrice en chef refuse de le publier, car jamais il ne passerait la censure, selon elle. Le comité de rédaction décide toutefois de tenter le coup et parvient même à soudoyer un censeur pour qu'il ferme les yeux.

Le reportage « C'est aussi la vérité sur Nowa Huta » paraît finalement le 30 septembre 1955.

Dès sa publication, la directrice de l'hebdomadaire et le censeur fautif sont renvoyés.

Une commission spéciale est nommée afin d'établir un rapport destiné au Bureau politique du Parti. La direction de l'usine est licenciée.

Quant à Ryszard Kapuściński, il se voit décerner sa première décoration : la croix en or du Mérite.

La parution de mon article provoqua un esclandre, je fus obligé de me cacher. Les ouvriers, qui étaient mes amis, me protégeaient. Le scandale a en tout cas duré longtemps. Pour finir, une commission chargée de vérifier mes propos a été désignée, et elle a confirmé tout ce que j'avais écrit, après... on m'a décoré de la croix en or du Mérite. J'avais vingt-trois ans.

Cette expérience m'a conforté. J'ai appris qu'écrire était un risque et que, au fond, les conséquences d'un texte étaient plus importantes que sa publication elle-même. Quand on veut décrire la réalité, l'écriture exerce une influence sur elle¹.

Depuis sa première parution dans la presse, le reportage « C'est aussi la vérité sur Nowa Huta » a très rarement été republié. L'importance de ce texte semble pourtant évidente à plus d'un titre : pour l'effet qu'il produisit, l'impact qu'il exerça sur son auteur, mais aussi parce qu'il contenait déjà, malgré une approche idéologique et une écriture encore hésitante, tous les ingrédients du futur style de Ryszard Kapuściński.

M. C.

1. *Autoportrait d'un reporter, op. cit.*

C'est aussi la vérité sur Nowa Huta

I

Te voilà donc arrivé. Tu salues la ville comme un ami que tu as dû quitter pendant longtemps.

Tu longes des rues qui n'existaient pas, des immeubles que tu ne connais pas non plus, tu croises des gens, étonné de ne pas t'en souvenir. Pourtant, cela ne fait pas si longtemps, en fin de compte, que les premières fondations ont été posées et que la porte d'un premier appartement a été ouverte. À l'époque, tout était « premier ». Même les gens. Aujourd'hui, d'ailleurs, tu peux en rencontrer certains. Beaucoup sont partis, mais les amis que tu vas retrouver ne manquent pas ! Ils ont une maison, une famille, alors qu'ils sont arrivés ici les mains vides, avec rien. Ils se sont attachés à cette terre.

– Ça fait deux ans que je suis ici et pour rien au monde je n'en partirais, me dit Władek.

Tous ces gens, tu n'as pas à les chercher, à demander leurs adresses, à te renseigner sur leurs noms. Ils sont partout ici. C'est à travers leur vie que tu liras l'histoire de Nowa Huta. Cet attachement à la ville contient assez de chaleur pour durer.

II

Mais le visage et *le cœur* de Nowa Huta sont affectés de maux alarmants. Et ils sont nombreux. Trop nombreux. À peine as-tu commencé à les examiner, à les creuser, à chercher à les comprendre que s'accumulent des questions sans réponse, éclate l'indignation, surgissent les objections. « Observez de plus près ce qui se passe à Nowa Huta, de plus près ! » t'exclames-tu. La leçon sera édifiante. Passe-droits, crapuleries, indifférence, mensonges. Des gens livrés à eux-mêmes, des blessures soignées par personne. C'est aussi un aspect de Nowa Huta que tu verras.

III

Écoute : récemment une adolescente de quatorze ans a contaminé huit garçons. Quand nous nous sommes entretenus avec elle, elle nous a raconté ses prouesses avec une telle vulgarité que nous avons été pris de nausées. Ce n'est pas un cas isolé. Elles ne sont pas toutes aussi jeunes, mais elles sont nombreuses.

Promène-toi un peu du côté du Bois-Mogilski, de Taiïwan, de Kożedo. Ce sont les noms de la cité de Pleszew. Des noms devenus évocateurs.

À Nowa Huta se trouve un appartement où une mère encaisse l'argent dans une pièce tandis que dans l'autre, sa fille dédommage les clients. Ce n'est pas le seul appartement où se pratique un tel commerce.

Il a migré des rues et des porches dans les immeubles. C'est plus difficile de lutter contre lui, car il est devenu encore plus clandestin, souterrain. Du reste, qui, à part la milice, s'occupe de ces affaires ?

Tu sais ce qui dicte les règles morales ici ? Le fric. Au sens propre !

– La moralité, c’est mieux quand on a les moyens, m’a dit un camarade.

Le remède ? La voie administrative ! Elle ne soigne pas tout.

D’ailleurs, là non plus rien n’est parfait. Il arrive qu’à Nowa Huta la bureaucratie atteigne un degré de barbarie insoupçonné.

Exemple : une femme, locataire d’un foyer de travailleurs, est sur le point d’accoucher. Elle vit dans une chambre avec six autres filles. Trois mois après la naissance, elle est censée reprendre son poste. Elle n’y retourne pas : elle travaille à Nowa Huta, à quelques kilomètres du foyer, mais elle doit nourrir son bébé quatre fois par jour. On lui demande de fournir un certificat de travail. D’accord, mais elle est incapable de fournir ce papier. Alors, le responsable du foyer arrive, lui retire sa literie, lui retire tout ce qui n’est pas à elle : la femme et son petit se retrouvent par terre.

Prends maintenant le cas de plusieurs centaines de ménages qui n’ont pas de logement à Nowa Huta. Essaie de deviner ce à quoi peut penser une jeune fille qui attend un enfant. Tu n’auras aucun mal à te mettre à sa place.

Tu sais où les jeunes ménages passent leurs nuits ? Dans les entrées des immeubles ou dans des fossés. Stefek S. me dit toujours :

– Je n’ai pas l’intention de me marier, je ne me marierai pas parce que je serais obligé de manquer de respect à ma femme.

Parle un peu avec les filles.

– Me marier ? te diront certaines. De toute façon, on nous empêche de vivre ensemble, à quoi bon se créer des soucis ? On se débrouille comme on peut.

Pourtant au fond, ce sont de braves filles, travailleuses, et ce n’est pas facile pour elles de renoncer au bonheur.

C’est ainsi que naît le cynisme, c’est ainsi que tant de beauté est privée d’amour. Pourtant, ils ne sont pas ainsi de naissance, ils ne sont pas ainsi intérieurement ; c’est nous qui sommes incapables de leur apprendre quoi que ce soit, nous qui sommes incapables de leur tendre la main.

Penses-tu qu’ici quelqu’un résoudra de manière définitive le problème du logement ? Certes, il y a eu une réunion. Il faut du temps pour obtenir des résultats : on ne peut pas loger tout le monde d’un coup. Mais est-il acceptable que la vie

familiale dépende de paragraphes insensés issus d'un règlement de foyer ? Qui a pu concevoir l'idée géniale d'interdire à des couples de vivre ensemble dans une chambre de foyer après huit heures du soir ? Pourquoi n'affecte-t-on pas un foyer aux jeunes ménages ?

Et maintenant, je te demande d'observer attentivement la manière dont se déroule la vie d'un jeune homme ici, à Nowa Huta. Il se lève de bonne heure, il va au travail. Il revient, il est trois heures. C'est tout. À trois heures, sa journée est terminée. J'en ai visité, des foyers de travailleurs. J'ai jeté un œil dans les chambres : ils sont assis. C'est vraiment l'unique occupation qu'il leur reste : être assis. Ils ne discutent même pas : à quoi bon parler ? Ils pourraient lire : ils n'en ont pas l'habitude. Ils pourraient chanter : ça dérange les autres. Ils pourraient se battre : ils n'en ont pas envie. Ils veulent rester assis, c'est tout.

Les plus actifs traînent sans but dans les rues. Bon sang ! Il y a peut-être un endroit où aller, où s'occuper pendant une demi-journée ? Les troquets ne manquent pas. Mais les uns ne veulent pas y aller, les autres n'en ont pas les moyens.

À part ça, il n'y a rien. Les clubs, quand ils existent dans les foyers, sont vides. Deux minuscules cinémas (quatre cents places environ pour quatre-vingt mille habitants en tout). Pas une piscine, pas un terrain de sport. Bref, pas la moindre distraction.

Après, les uns rédigent des comptes rendus rassurants sur le nombre de réunions (conformément aux instructions), d'autres crachent avec mépris sur la racaille « hurlant » d'ennui les soirs de décembre.

Mais où sont ceux qui pourraient dire à ces jeunes gens comment défendre leurs droits, organiser leurs journées, s'occuper, donner un but à leur vie ?

En effet, mon cher, nous ne prenons en considération qu'un aspect de l'activité de l'homme, nous ne prenons en considération que le moment où il travaille. S'il travaille bien, nous le félicitons : voyez un peu sur qui prendre exemple ! S'il travaille mal, nous le blâmons. Nous avons élaboré des normes de moralité socialiste dans le domaine du travail. C'est une de nos grandes réussites. Mais que faisons-nous pour créer les mêmes normes en dehors du monde du travail ? Qui s'intéresse à ce jeune garçon une fois qu'il est sorti de son entreprise ? Le secrétaire du parti ? Le président d'une association ?

Les militants ? Si son comportement est correct, personne ; s'il est répréhensible, la milice.

Ici, à Nowa Huta, j'ai connu des secrétaires en charge de la qualité de la production. J'ai connu aussi des dirigeants du ZMP¹. Ils portaient parfois de lourdes responsabilités. Mais se trouvait-il quelqu'un pour répondre de la difficulté des gens à vivre, tout simplement ? Personne n'était là pour leur venir en aide alors que c'était *notre devoir*.

Ils sont arrivés de la campagne, apportant avec eux une moralité paysanne qui ici a perdu tout sens. Nous ne leur avons toutefois pas donné des éducateurs, une discipline de la collectivité, une tradition humaine authentique. Et nous avons le culot de tourner le dos à ces gens ou de fermer les yeux sur tout cela !

IV

Les gars s'essouffent, leur enthousiasme s'étiole, leur désir de combat s'amenuise. *Nos* gars. Non pas les râleurs, méfiants et sceptiques, mais ceux qui sont allés de l'avant, ceux qui étaient rompus à la lutte, les infailibles.

Je les connais, ils m'ont encouragé, avec eux je me suis senti plus fort. Te souviens-tu de Kwiatkowski ? Un type formidable. Un jeune travailleur, avide de lecture, courageux, raisonnable. Il ne pouvait pas supporter toutes ces crapuleries, il critiquait, s'indignait, écrivait. Ils ont trouvé un moyen de le faire taire : ils ne lui ont pas attribué d'appartement alors qu'il avait une mère malade et que sa femme habitait à la campagne. Qu'il cesse de critiquer !

Tu connais Mikosz ? Lui non plus ne se laissait pas faire, lui aussi défendait les droits des travailleurs. Ils ont trouvé un moyen de le faire taire : ils l'ont licencié. Pendant trois mois, il a traîné sans travail. Qu'il cesse de critiquer !

1. Związek Młodzieży Polskiej : Union des jeunes polonaises. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Et Jakus, Jakus l'intransigeant, l'audacieux ? Ils ne peuvent pas le licencier, lui, car il est trop connu, alors ils lui créent une réputation de fumiste, d'intrigant. Une méthode qui ne manque pas d'efficacité non plus. Qu'il cesse de critiquer !

– J'ai compris maintenant que rien ne sert de se battre, a dit Kwiatkowski.

Tu sais où les gens en sont arrivés ? Ils disent carrément : « Si le camarade Dzerjinski¹ pouvait être parmi nous ! »

Une phrase qui en dit plus long que mille faits.

Les gens regardent, les gens voient beaucoup de choses. Ce sont eux qui ont construit Nowa Huta, ce sont eux qui en sont les maîtres et qui se soucient de son bien-être. Magnifique indice. Les gens se préoccupent du patrimoine de Nowa Huta, les gens comprennent que c'est *leur* cité industrielle.

Et maintenant regarde ! Nous disons : « Travailleur, sois économe ! » Un maçon bâtit par exemple un nouveau bâtiment en étant économe. Une fois qu'il a édifié le premier étage, il arrive que le projet soit modifié et que l'immeuble soit remanié, partiellement détruit, que certains murs soient abattus, etc. Le maçon s'est montré économe, le concepteur a gaspillé des milliers de zlotys. Qui est responsable de cette situation ? Personne.

Récemment un four Martin est tombé en panne. On raconte qu'il y en a pour un demi-million de pertes. Qui en est responsable ? Personne. Pourtant les gens savent bien à qui revient la faute. Et nous disons : « Travailleur, sois économe ! »

Des costumes pour une troupe de chanteurs et de danseurs ont été fabriqués. Il paraît que cela a coûté un million et demi de zlotys. Aujourd'hui, la troupe est dissoute car elle était impossible à éduquer (!). Quant aux costumes, ils pourrissent. Qui est responsable ? Personne. Et nous disons : « Travailleur, sois économe ! » Nous le disons peut-être à juste raison. Mais ce n'est qu'en mettant un terme à ces pratiques qu'on pourra éviter de parler dans le vide.

Tu en as assez d'entendre ces histoires, ici tout le monde en a plein les oreilles. Non, je n'ai pas vérifié si elles

1. Félix Dzerjinski (1877-1926) : révolutionnaire communiste, fondateur de la Tchéka, la police politique du nouvel État bolchevique.

correspondaient strictement à la réalité, si elles ne contenaient pas des inexactitudes.

Mais j'en parle, car ici tout le monde en parle, et pas seulement de ces histoires, tout le monde parle aussi de centaines d'autres affaires du même acabit. Un homme, surtout s'il n'est pas spécialiste, ne parviendra à rien, il ne pourra rien prouver à lui tout seul. Pour un seul homme, c'est trop difficile, impossible même. Mais les voix de dizaines d'hommes ont une signification. Elles ont un message à transmettre, elles ne peuvent pas être passées sous silence, quelqu'un doit les réunir, les répéter, les mettre en lumière.

Il ne s'agit pas de multiplier les exemples. Ce qui est important, c'est que les gens voient. On a l'impression qu'un monstrueux champignon bureaucratique a poussé ici, qu'il se propage et écrase tout, mais que personne ne s'y intéresse, personne ne se sent concerné.

Il arrive souvent qu'un membre du Comité central, un délégué ministériel vienne ici. Nous le voyons arriver, nous le voyons repartir. Mais nous ne voyons rien changer à l'issue de cette visite. Quel émissaire de Varsovie discute avec les ouvriers, avec les jeunes ? Personne. À une exception près : le camarade Khrouchtchev a parlé avec eux lors de son passage à Nowa Huta. Les ouvriers s'en souviennent comme si c'était hier.

Je pense que les gens ont le droit de poser des questions, de demander qui est responsable des millions jetés dans la boue, gaspillés ou carrément volés. Qui se préoccupe de la situation régnant à Nowa Huta, des préjudices causés aux travailleurs ? Qui a validé le plan de construction de la ville prévoyant à ce jour deux petits cinémas seulement, mais d'innombrables troquets ?

Les gens ont le droit de poser des questions et comme ils ne trouvent pas de réponse ici, sur place, ils estiment qu'un responsable de Varsovie devrait leur répondre, un responsable de la direction.

Dans notre système, pas une question posée par un travailleur ne peut demeurer sans réponse. Il ne peut y avoir chez nous d'affaires dont on parle en chuchotant, dans les coins. Parlons de tout à voix haute !

Par ailleurs, il ne suffit pas d'inciter la base à critiquer. Il faut certes encourager la critique par les mots, mais aussi par

l'exemple : sanctionner les éléments qui souhaiteraient vivre non pas avec le travailleur, mais sur son dos. N'avons-nous pas choisi un peu trop vite de les éduquer plutôt que de les traduire en justice ? Bon sang ! Il n'y a pas que les saboteurs pour faire une besogne nuisible.

Ici, l'homme est livré au seul bon vouloir de son supérieur. Tu ne lui plais pas, tu es perdant. Et de l'eau coulera encore sous les ponts avant que tu aies gain de cause.

V

Nous refusons que les hommes ne puissent rencontrer la justice sur leur chemin. Les temps où l'on négociait avec ceux qui causent du tort sont révolus.

Les habitants de Nowa Huta sont des hommes authentiques. Honnêtes, travailleurs et endurants. Des gens qui apprennent à vivre, des gens qu'il faut aider. Ici aussi, on pourrait écrire un récit sur l'homme authentique. On pourrait en écrire sûrement beaucoup.

Car Nowa Huta est un terrain de combats incessants et d'affrontements acharnés. Invisibles de l'extérieur, ils n'en sont pas moins généraux. Le mécontentement de l'homme trouve un exutoire non seulement dans les ragots surnois, les rumeurs souterraines. Il s'exprime aussi dans des débats tumultueux, des discussions épineuses lors de réunions, des lettres adressées à Varsovie. Et regardez : même si l'on met souvent des bâtons dans les roues de ceux qui critiquent, tous ne capitulent pas pour autant, ils ont même tendance à faire des émules, à gagner des forces nouvelles. Ce n'est du reste pas une découverte ; c'est le b.a.-ba du combat.

Plus d'une fois, ce même Jakus est venu à Varsovie, a signalé au ZG¹ la situation prévalant à Nowa Huta – sans écho. Il existe aussi à Varsovie des documents faisant état de la

1. ZG : sigle et abréviation de Zarząd Główny Związku Młodzieży Polskiej (Administration centrale de l'Union des jeunesses polonaises), Nowa Huta étant à l'époque le terrain d'action de l'Union.

situation malheureuse dans laquelle se trouve Nowa Huta – sans réponse.

Cela montre que nous ne prêtons pas toujours une oreille attentive à ces voix, mais cela montre surtout que les gens n'ont de cesse que les choses s'améliorent, qu'ils se disputent pour un avenir meilleur, qu'ils se battent, qu'ils exigent des changements, des réformes.

Le bon et le mauvais se côtoient à Nowa Huta au quotidien, la sollicitude et le courage triomphent, conquièrent de nouveaux territoires, renforcent leurs positions. Nowa Huta est chère à ses habitants qui refusent qu'on leur mette des boulets aux pieds. Qui sait combien d'obstacles ont pu être abattus grâce à ces soldats du travail, combien de dépenses économisées, de tâches rationalisées ?

VI

Aucun habitant de Nowa Huta n'est un héros de légende, tous sont des gens ordinaires, des gens souvent insignifiants. Hélas, ils sont nombreux à emprunter de mauvais chemins. Mais ils ne sont en aucun cas « la racaille », « l'âme à moitié égarée », « la Pologne inhumaine » et encore moins « la quantité négligeable » qu'évoque Adam Ważyk dans son « Poème pour adultes ».

Ces expressions sont pour eux blessantes, fausses, offensantes. Leurs efforts méritent d'être accueillis avec respect et ils en veulent au poète de n'avoir vu en eux que « quantité négligeable » et non pas des cœurs ardents et des hommes de bonne volonté dignes de reconnaissance.

– Cela nous offense. Nous ne sommes pas comme le « Poème » nous décrit, ont-ils dit au cours d'une discussion. Nous sommes des hommes tout simplement.

Le « Poème » n'a pas eu de résonance en eux, ils l'ont pris comme une critique selon laquelle ils ne sont utiles à personne, ils passent inaperçus. Les strophes du poème n'ont pas

retenti en eux comme un appel au combat, elles ont accru leur amertume.

Mais ils ont reconnu la réalité de nombre de ses images, d'autant plus qu'il leur arrive bien trop rarement de lire toute la vérité sur eux. Et d'autant plus aussi que les problèmes alarmants de Nowa Huta leur tiennent particulièrement à cœur. Ils constituent une force qu'il n'est pas permis d'oublier, qui est suffisamment grande pour balayer la crasse et la moisissure pour peu qu'on leur vienne en aide. *Dans ce combat, ce sont eux qui décident.*

À Nowa Huta il faut qu'ils voient que *tous les jours*, nous nous battons pour défendre le travailleur, que nous sommes là où l'ouvrier n'a jamais accès, car nous sommes encore loin du moment où le cacique local répondra de ses actes devant les masses. Ne nous leurrons pas !

À Nowa Huta les gens attendent de la justice. Ils ne peuvent attendre plus longtemps. Il faut y aller, mettre au jour ce qui est soigneusement caché au regard des hommes, et répondre à de nombreuses, très nombreuses questions amères.

Nowa Huta attend. Avec impatience. Ces hommes raconteront beaucoup de choses s'ils voient qu'ils sont défendus, ils aideront, ils aideront de tout leur cœur, de toutes leurs forces. C'est une garantie et un soutien suffisants dans un combat pour une vie meilleure à Nowa Huta. Un combat qui dure, qui doit gagner en vigueur.

Nous reviendrons à ce combat, nous écrirons à son sujet. Écrire, c'est aussi y prendre part, une part plus grande et plus entière que celle qui existait à ce jour.

Titre original : *To też jest prawda o Nowej Hucie*
Sztandar Młodych, n° 234, 1955.

LE BUSH À LA POLONAISE

(Choix de reportages)

Loin

Il était vieux, il ressemblait à un sapin. Des gens de la ville venaient d'arriver. « Hi, hi ! lança un homme de la ville à une femme de la ville. Regarde un peu ce croulant ! Il scintille en marchant. » Mais ici, personne ne se moquait des cheveux blancs. Car c'était une terre de vieilles gens. Les enfants traînaient en bande à travers le village. Quelqu'un en attrapa un, l'examina : dents gâtées, yeux délavés, cou ridé. Un vieillard. L'enfant poursuivit sa course, trébucha. Os fragiles. Rachitisme. Il n'y avait pas de jeunes ici. Beaucoup étaient âgés d'environ dix-huit ans, mais ce n'est pas parce qu'on a dix-huit ans qu'on est forcément jeune.

Tous étaient vieux. La vieillesse n'est pas un état dont on peut sortir. Et sortir de cette terre n'était donné à personne. Autour, la frontière. Des champs, des prairies, des marais et la forêt : la frontière. Derrière la frontière, la vie doit être meilleure. C'est ce que les gens pensent toujours. Alors, ils partent et ils reviennent. « Dis, c'était comment ? » demande-t-on à celui qui est revenu. Mais l'homme se tait, fait un geste de la main. Demain, il ira aux champs. Il prendra une poignée de terre, la humera. Les gens de la ville ne savent pas qu'on peut humer la terre. La terre a en effet un parfum. *Soir de Paris*¹.

1. En français dans le texte.

Ici, elle en a deux : celui du sable et celui des marais. Les champs sont minuscules, les sillons étroits. On pourrait changer de vie si on changeait de terre. Mais comment ? Nul ne le sait. Et l'homme qui ne sait pas comment changer la terre est justement un homme pauvre. Aujourd'hui dans le monde il y a peut-être un milliard d'hommes qui ne le savent pas. Et personne n'est capable de leur dire.

Derrière le village se trouve une mare. Par temps froid, le vieux s'y rendait. Le vieux qui ressemblait à un sapin. Là-bas, on portait des chemises en lin jusqu'aux genoux et des caleçons en lin jusqu'aux chevilles. On ne connaissait pas les boutons, il fallait donc que la chemise soit longue, sinon l'homme aurait dévoilé trop de choses d'un coup. Le vieux ôtait sa chemise et son caleçon. Maintenant il pouvait se le permettre : il faisait en effet sa toilette. Il s'agissait peut-être plus d'un débarbouillage que d'une toilette. Je me souviens bien comment on se débarbouillait. C'était en effet un spectacle curieux, et les enfants aiment que les spectacles soient curieux. Le vieux prenait ensuite du goudron de bois et s'en frictionnait la peau. Il en fourrait une double dose dans chaque pli. Les puces n'aiment pas le goudron de bois et les poux s'y engluent. Une méthode éprouvée. Il remettait sa chemise, et par-dessus sa peau de mouton. Comme il fallait la ceinturer, il l'entourait d'un fil de fer. Puis, raide comme un piquet, il rentrait au village et grimpait sur son poêle. En automne et en hiver, il y somnolait. Et au printemps, il retournait à la mare. Il dénouait alors le fil de fer et de nouveau se débarbouillait.

Voici la fameuse mare où se rendait le vieux. Mais là, le vieux n'y est pas. Trois gosses pataugent dans l'eau trouble, s'ébrouent et folâtrent. Il y en a un quatrième. Il ne participe pas au barbotage. Il ne peut pas se baigner, il a une montre au poignet. Il ne peut pas l'enlever car ce serait déshonorant. Tout le monde peut contempler la mare et le même sur le bord. Tout le monde doit se dire en ce moment : Regardez un peu comme elle brille, la montre de ce gamin de Cisówka !

Pour aller au village, c'est par là-bas, à droite, à travers le bosquet. Notre mère nous y envoyait chercher du petit bois. Elle l'enfournait dans le poêle. Une fois chauffée à blanc, la plaque était prête pour les galettes. Nous ne connaissions pas le pain. Notre mère mélangeait la farine avec l'eau et versait